

— —

—

TRADUIRE EN LEVANT LES YEUX

SIKA FAKAMBI

— —

—

Propos recueillis par
CORINNA GEPNER

« [...] ouvrir, au niveau de l'écrit, un certain rapport à l'autre, féconder le propre par la médiation de l'étranger -- heurte de front la structure ethnocentrique de toute culture, ou cette espèce de narcissisme qui fait que toute société voudrait être un tout pur et non mélangé. Dans la traduction, il y a quelque chose de la violence du métissage. »

Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, Gallimard, 1984.

« Être-en-langues »

Mes toutes premières « traductions » écrites ont été les lettres que ma grand-mère paternelle, qui parlait le gengbe, ou mina¹, me dictait une ou deux fois l'an à l'intention de mon grand-père maternel français. Je me souviens aussi qu'au collège, je traduisais, avec les tout petits moyens qui étaient les miens, de courts textes, chansons et poèmes, de l'anglais, de l'espagnol, de l'allemand, et j'en écrivais d'autres, dans lesquels j'essayais de capturer ces parlers « caméléons » que j'entendais autour de moi : français populaire de Cotonou ou d'Abidjan, verlan qui nous arrivait des banlieues françaises, accent béninois, expressions directement calquées sur le fongbe co-

1 Langue parlée au Togo et au Bénin, appartenant à la famille des langues gbe, apparentée à l'ewe, l'une des principales langues gbe, très répandue dans le sud du Togo et du Ghana, dont elle partage le système phonologique et grammatical.

tonois². Ensuite, durant mes études en France, entrecoupées de séjours longs dans différents pays anglophones (Irlande, Australie, Canada), je me suis assez naturellement orientée vers la traduction, avec toujours en filigrane la question omniprésente de cet « entre-deux » qui me constituait : quoi en faire ? Je crois que cette quête d'un troisième lieu m'a conduite à rechercher sans cesse un « ailleurs » où j'avais l'impression de me sentir pleinement moi et chez moi – en traduction.

Traduire, dit-elle

Il m'est apparu un jour que traduire serait peut-être pour moi un métier, et il se trouve que c'était au Bénin. Je me suis mise à traduire un poème d'Andrew Zawacki, extrait d'*Anabranch*, son deuxième recueil paru aux États-Unis, courant 2004, et qu'il m'avait offert en disant : « Si tu as envie de les traduire... » J'avais lu le recueil et l'avais laissé longtemps de côté, avant de décider de l'emporter avec moi. Ce très court poème traduit là-bas au Bénin, au cœur de la saison d'harmattan, je me souviens, s'intitulait *Albedo #5 (Vertigo)*. En traduction, ça débutait comme ça : *Il y a des choses que je voudrais bien régler / avec moi*. Et ça se terminait par un vers isolé : *Je veux dire tant de fenêtres. Tout ce rouge*. J'ai décidé alors que ce poème traduit, j'allais pouvoir le faire lire à son auteur. Il vivait à Paris à cette période, et par la suite nous avons pu régulièrement travailler ensemble sur les textes : des sessions de (re)lecture à deux, comme en atelier, mais aussi quelques lectures publiques en duo bilingue – moments d'échanges d'autant plus enrichissants sans doute qu'Andrew Zawacki est lui aussi traducteur³. En rentrant à Paris cette année-là, j'ai commencé à envoyer différents projets de traduction, en poésie ou en fiction, à des revues et des éditeurs.

C'est en quittant Paris en 2011 que j'ai choisi de me consacrer pleinement à la traduction. Le premier chapitre traduit du roman de

2 Autre principale langue gbe, très parlée notamment dans le sud et le centre du Bénin. Sur le fongbe : <http://www.fongbe.fr>.

3 Une interview d'Andrew Zawacki par Erica Wright pour la revue *Guernica* : https://www.guernicamag.com/daily/erica_wright_andrew_zawacki_on/.

Nii Ayikwei Parkes, *Tail of The Blue Bird*, sur lequel j'avais commencé à travailler en 2008, a ainsi connu trois salves d'envois aux éditeurs, dont une dernière en 2011 aux éditions Zulma, qui ont publié le roman.

La quête de l'entre-deux

La rencontre avec la littérature anglophone d'Afrique se dessine à présent comme un long cheminement, qui m'a d'abord menée, lectrice, vers des ailleurs qui n'étaient ni l'Afrique de l'Ouest ni l'Europe francophone, en quête d'une sorte de tiers-lieu : dans l'entre-deux de ma condition rêvée d'étrangère, puis dans l'entre-deux du traduire. J'ai flâné parmi d'autres littératures anglophones que celles issues des centres constitués, dans le paysage éditorial français, par la Grande-Bretagne et les États-Unis. Je me souviens de l'ancienne Librairie australienne de Paris, quai des Grands-Augustins, où Elaine Lewis, la libraire, m'a mis entre les mains, comme en un chuchotement, les nouvelles de Gail Jones. C'est son univers singulier, ses textes, qui ont véritablement suscité chez moi le désir de traduire : c'était une envie d'abord de traduire ses histoires, *son* écriture. Je me souviens de ma découverte des grandes nouvellistes canadiennes, plus tard. En Australie, je me souviens de mes amis et colocataires George M. et Maria K., lecteurs glaneurs et libraires occasionnels, auxquels j'ai souvent tenu compagnie sur le stand mobile de livres de seconde main qu'ils posaient tous les dimanches sur les marchés de Glebe et de Newtown, à Sydney, et avec qui j'ai appris à glaner en littérature, découvrant par bribes la diversité des voix de la littérature anglophone. Je crois me souvenir que c'est dans cette exploration des « marges » des littératures anglophones que j'ai trouvé la Caraïbe, qui m'a ramenée vers l'Afrique de l'Ouest anglophone —, avec un sentiment d'évidence peut-être, lorsque je rencontre par exemple quelques années plus tard un texte comme celui de Nii Parkes... Cela étant, je me sens tout aussi façonnée par ces autres ailleurs en moi que sont, par exemple, l'Irlande, l'Australie et le Canada — par tous ces tiers-lieux qui m'ont en quelque sorte sortie de moi-même pour mieux m'y ramener : en « m'étrangeant », en me donnant à vivre, à lire, à entendre.

Le pays de l'écriture

Il me semble qu'un écrivain, d'où qu'il « soit », n'écrit pas en se disant que la littérature qu'il/elle écrit est « de quelque part ». Je crois que c'est pareil quand il traduit. Et je crois aussi que les auteurs que j'ai envie de traduire sont plutôt du côté d'un « quelque part » qui serait seulement la langue – comme cette sphère infinie de Pascal, dont le centre serait partout et la circonférence nulle part –, celle qui fait de nous des êtres humains, avec des histoires à inventer en langues. Quelles que soient les langues au creux desquelles ces auteurs ont pu grandir, vivre, entendre ou lire des romans ou de la poésie. « Je n'ai jamais rencontré un seul écrivain qui veuille être désigné comme un écrivain femme, ou un écrivain homosexuel, ou un écrivain noir, ou un écrivain asiatique ou un écrivain africain », écrit Aminatta Forna dans un article intitulé « Don't judge a book by its author ». Se référant au grand écrivain kenyan Ngũgĩ wa Thiong'o⁴, elle fustige l'obsession du monde des livres à vouloir coller sur tous les auteurs une étiquette et une identité⁵. Elle ajoute : « Nous, les écrivains à trait d'union, nous nous insurgons contre le privilège accordé à l'écrivain blanc de sexe masculin, qui domine le canon littéraire occidental, et qui est le seul à être appelé simplement "un écrivain". »

Traduire la voix

J'essaie d'aborder les textes que je choisis de traduire par quelque chose qui ressemble à une mise en oreille, en bouche, en corps, en voix – par le rythme. Traduire à l'oreille, c'est ce que j'ai voulu faire pour *Negus* de Kamau Brathwaite⁶, poète de la Barbade, qui a inventé ce qu'il appelle une langue nation, travaillée par les rythmes du jazz

4 Ngũgĩ wa Thiong'o, *Décoloniser l'esprit*, traduit de l'anglais (Kenya) par Sylvain Prudhomme, La Fabrique, 2011.

5 Aminatta Forna, « Don't judge a book by its author », *The Guardian*, 13 février 2015 : <http://www.theguardian.com/books/2015/feb/13/aminatta-forna-dont-judge-book-by-cover>.

6 De Kamau Brathwaite, Ngũgĩ wa Thiong'o dit : « Ce qui est si fascinant chez lui, ce n'est pas le fait qu'il soit tout à la fois un grand poète, un grand historien, un

et du folk, le *spoken word*, les anglais et le créole de la Barbade, des langues africaines aussi (juste après ses études à Cambridge, à l'ère des indépendances et du mouvement panafricain, il est parti sept ans vivre et travailler à la construction du Ghana nouveau, dans le gouvernement de Kwame Nkrumah). La publication de quelques essais de traduction des poèmes de Kamau Brathwaite dans la revue expérimentale *Retors* me réjouit⁷ : non seulement elle donne à lire, en vis-à-vis, et en tant que travail en cours, les poèmes originaux et les traductions que j'en propose aujourd'hui, mais la souplesse du dispositif de mise en page de cette revue en ligne m'a aussi permis de proposer la possibilité d'écouter, simultanément, la voix de Kamau Brathwaite déclamant le texte original, mêlée à ma voix déclamant le texte traduit – un seul poème en deux voix, deux langues, se faisant écho. Traduire la voix, c'est ce vers quoi, idéalement, je voudrais tendre dans chaque texte : pour la poésie de Kamau Brathwaite comme pour le vieux chasseur Yao Poku chez Nii Ayikwei Parkes, pour la mélodie noctambule *Georgia* d'Andrew Zawacki comme pour la jeune héroïne zimbabwéenne de NoViolet Bulawayo dans *Snapshots*⁸.

Si je regarde aujourd'hui les textes qui m'ont donné ou me donnent envie de traduire, j'ai l'impression que le fil qui les relie est celui d'un plaisir de la langue qui viendrait de loin en moi pour aller loin ailleurs, quelque chose que je ne peux m'empêcher d'associer à l'*être-en-langues* d'Antoine Berman, à la jubilation d'un enfant qui entre dans le langage, lorsque je cherche à refaçonner la matière même de ces textes dans le terreau de langue(s) qui est le mien.

grand critique et un grand enseignant, c'est plutôt que tous ces aspects en lui ne constituent pas des entités séparées. Ils sont ensemble l'expression d'un esprit de quête, la quête de ce lien qui unit les êtres humains à travers leur existence et leurs luttes » (Extrait d'un discours prononcé lors de la cérémonie de remise du Neustadt Prize 1994 à Kamau Brathwaite).

7 <http://retors.net/spip.php?article475>.

8 Voir le recueil *Snapshots – Nouvelles voix du Caine Prize*, Zulma, 2014.
